L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 10 JANVIER 1896. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
VENDREDI, 10 JANVIER 1896.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

UNE MISE À LA RETRAITE QUI FAIT CAUSER.

Le policier qui arrêta Arton

On a beaucoup remarqué, à la préfecture de police et dans les bureaux du service de Sûreté, que M. Orion, inspecteur principal, avait été mis à la retraite dès son arrivée de Londres où il venait de procéder à l'arrestation d'Arton. Cette décision faisait l'objet de tous les commentaires, et cela d'autant plus que M. Orion était très estimés de ses collègues et du personnel de la police, dit le *Matin*.

D'après ce qu'on raconte quai des Orfèvres, la mise à la retraite de M. Orion aurait des causes mystérieuses, mais se rattachant à l'affaire Arton.

On n'ignore pas que M. Orion était en droit de demander sa mise à la retraite à partir du 31 décembre dernier. Par contre, on faisait remarquer qu'il n'est pas général qu'un fonctionnaire soit mis à la retraite à l'heure même où il y a droit.

D'ordinaire, on considère cette mesure, prise dans ces conditions, comme une disgrâce. Or, il est incontestable que M. Orion méritait des félicitations pour l'initiative et le bonheur dont il avait fait preuve en capturant l'introuvable Arton.

Au lieu de ces félicitations, on affirme, au quai des Orfèvres, que M. M. Orion a été *prié* de demander sa mise à la retraite le jour même de son arrivée à Paris, venant de Londres. Toujours est-il que depuis cette date, l'inspecteur principal qui a eu le mérite tout personnel de la découverte de la retraite et de l'arrestation d'Arton n'est pas retourné à son bureau.

N'aurait-il pas été plus logique de laisser M. Orion en fonctions jusqu'après la décision du tribunal de Bow street, afin de parachever sa mission en accompagnant l'extradition accordée, Arton de Londres à Paris ? C'eût été ainsi le couronnement de la carrière de l'inspecteur principal.

Tout étant singulier dans cette affaire, on rappelait également la coïncidence du départ de M. Orion, ayant de très près suivi l'arrivée à Londres de M. Georges Lefèvre, que M. Newton affirme avoir été chargé par le gouvernement français d'une mission spéciale auprès d'Arton.

Enfin, au service de Sûreté, où on a été ému des incidents auxquels ont été mêlés, d'une part, M. Soudais et, d'autre part, M. Dupas, actuellement sous les verrous, on commentait la créance bien extraordinaire accordée par le ministère de la justice, par la préfecture de police, à Paris, et par M. Cochefert, à Londres, aux allégations de M. Georges Lefèvre affirmant que les papiers d'Arton étaient chez M. Salberg, banquier, ami intime d'Arton. Depuis longtemps, tout le monde était fixé à cet égard, puisqu'il est de notoriété publique que les magistrats anglais avaient pratiqué, en 1893, au domicile du dit M. Salberg, Great Power street, une perquisition infructueuse.

D'ailleurs, ces fameux papiers, dont personne, hormis Arton, ne connaît l'importance, seraient déposés à Chancery Lane dans un *safe deposit*, au nom d'un employé de M. Salberg.

Ce *safe deposit* est la maison ordinaire où les voleurs confient les titres et valeurs, produits de leurs cambriolages, et frappés d'opposition.

En vertu de la loi anglaise, les coffres forts de cette banque de dépôt sont à l'abri de toutes les indiscrétions, mêmes de celles de la police. Si dans d'autres maisons similaires on a pu, parfois, perquisitionner, c'est en vertu d'une autorisation complaisante des directeurs.

Mais, à Chancery Lane, en raison du caractère interlope d'une clientèle, toute tentative judiciaire avorterait fatalement.

Police et gouvernement savent désormais où sont ces papiers dont il a été tant question et qu'on a cherchés un peu partout ; mais ils connaissent aussi leur impuissance à se les procurer.

Seul, Arton peut les mettre au jour.

Les crédits de Madagascar.

Les ministres devant la commission du budget—Les moyens financiers — L'effectif d'occupation.

Les ministres de la guerre, des colonies et des finances ont été entendus par la commission du budget, sur le projet de crédits supplémentaires pour Madagascar.

M. Doumer a d'abord exposé que le projet avait un caractère provisoire, répondant à une situation provisoire, l'absence de renseignements précis mettant le gouvernement dans l'impossibilité de présenter actuellement un projet d'ensemble sur les frais d'occupation et les dépenses de l'organisation politique et économique de l'île de Madagascar. Ce n'est qu'à l'ouverture de la prochaine session que la Chambre pourra être saisie de ce projet, ainsi que du *Livre Jaune* contenant les documents diplomatiques.

Les 17 millions et demi de crédits supplémentaires demandés, seront obtenus au moyen d'avances faites par la Caisse des consignations en échange d'obligations amortissables en 1923, analogues à celles qui ont déjà procuré les 65 millions votés pour l'expédition ; et ils seront également imputés sur les 429 millions représentant la créance de l'Etat sur les département et les communes ; un crédit d'amortissement pour reconstituer ces 82 millions et s'étendant jusqu'à 1923 sera inscrit au budget de 1897.

M. Guieysse a fait savoir qu'il serait en mesure de soumettre prochainement au conseil des ministres deux projets de décrets relatifs à l'organisation des tribunaux français et des pouvoirs des résidents.

Avant le 12 janvier seront également réglés les régimes économiques et financiers ainsi que ceux des concessions et des travaux publics à exécuter dans l'île. Ces diverses mesures seront d'ailleurs applicables quel que soit le système qui sera définitivement adopté : annexion ou protectorat.

M. Cavaignac a fait ressortir que, tant en ce qui concerne les délais que les dépenses de l'expédition, les prévisions n'ont pas été dépassées.

Les crédits demandés doivent exclusivement servir à couvrir les dépenses d'occupation et n'engagent en rien la question d'organisation de la colonie. L'effectif actuel des troupes à Madagascar est de 400 hommes à Tananarive, de 800 sur la ligne d'étapes de Majunga, et de 4,000 à Tamatave et Diego-Suarez. Cet effectif devra être porté, au moyen de contingents noirs, à 6,000 hommes, chiffre définitif que le ministre de la guerre juge devoir être suffisant pour parer à toutes les éventualités. Le relève se fera après l'hivernage par groupes de 1,200 hommes.

Après le départ des ministres, la commission a adopté l'article premier du projet qui proroge jusqu'au 30 juin 1896 la clôture du compte spécial de l'expédition de Madagascar ; mais elle n'a accordé qu'un crédit provisionnel correspondant aux nécessités de quatre mois, au lieu des crédits pour un semestre entier qui étaient demandés pour les frais d'occupation.

Dans sa séance d'hier soir, la commission a entendu la lecture du rapport de M. Paul Delombre, qu'elle a immédiatement approuvé, de façon que la Chambre pût en être saisie avant la clôture de la session.

MORT DE PAUL VERLAINE.

Une dépêche de Paris nous a appris hier, la mort de M. Paul Verlaine, poète français bien connu, né à Metz le 30 mars 1844.

Il était fils d'un capitaine du génie. De bonne heure, il s'efforça de prendre rang dans les petits clans de poètes cherchant à percer par la bizarrerie des inspirations et l'excentricité de la forme. Il compta d'abord parmi les "Parnassiens", puis devint une des notabilités de "l'école symboliste" et du monde littéraire des "décadents", sans donner dans aucune œuvre la mesure du génie que son entourage se plaisait à lui prêter.

Malgré des retours de popularité indulgente, qui ont, à plusieurs reprises, remis son nom à flot, son œuvre et sa vie furent également marquées.

Voulant suivre l'exemple de Villon, malgré les différences que la distance des temps comporte, il passa de l'hôpital à la prison et fit de ses condamnations, comme de ses misères, un thème pour ses poèmes et "proses."

Paul Verlaine a publié : *Poèmes saturniens ; Fêtes galantes ; la Bonne Chanson ; Sagesse*, recueil de poésies édifiantes où l'auteur "se prosterne devant l'autel, trop longtemps méconnu" ; *les Poètes maudits*, comprenant Tristan Corbière Arthur Rimbaud, Stéphane Mallarmé ; *Jadis et naguère*, poésies ; *Louise Leclercq, le Poteau*, etc, nouvelles en prose ; *les Mémoires d'un vaurien ; Romances sans paroles ; Amour, vers ; Parallèlement*, poésies ; *Chansons pour elle ; Bonheur ; Mes hôpitaux*, recueil de causeries et chroniques écrites dans divers asiles hospitaliers.

A l'institut Pasteur.

L'ÉRYSIPÈLE ET LA FIÈVRE PUERPÉRALE.

Après quatre ans de recherche—La découverte du docteur Marmoreck—Succès définitif — Le nouveau sérum — Encore la "cavalerie".

L'institut Pasteur, en la personne du docteur Marmoreck, offrait l'autre jour son petit Noël aux malades. On peut en effet enregistrer maintenant un nouveau triomphe de la sérothérapie.

Et ce triomphe est au moins aussi considérable que celui qu'obtint M. le docteur Roux, auquel il emprunte d'ailleurs sa méthode, puisqu'il s'adresse à la fois à plusieurs maladies.

Avant d'entrer dans le vif de la question, quelques mots d'explication sont nécessaires.

Il est démontré scientifiquement que des maladies différentes peuvent être causées par le même microbe. On comprend donc que "l'agent" qui s'adressera à ce microbe pourra guérir des maladie fort differentes d'aspect.

Il en est ainsi pour le *streptococus*, microbe qui se présente au microscope sous la forme de graines accolées ou chaînettes.

Le streptococus produit : 1° dans la peau, l'érysipèle ; 2° dans le tissu cellulaire sous-cutané, le panari et le phlegmon ; 3° dans l'utérus, l'infection puerpérale (infection après l'accouchement), 4° dans la gorge, très souvent associé au bacille de la diphtérie et quelquefois seul, les angines.

Enfin, c'est ce microbe qui est le principal agent des affections plus ou moins graves qui viennent compliquer la fièvre typhoïde, la fièvre scarlatine, la variole, la rougeole, etc., et c'est à lui que sont dus les cas d'infections après opérations chirurgicales, rares, il est vrai, depuis l'antisepsie.

L'importance du streptococus est donc considérable, puisqu'il est la cause directe d'un grand nombre de maladies souvent mortelles et que, dans les cas non mortels, il est l'agent d'un grand nombre d'affections infectieuses.

Ce sont les méfaits de ce microbe, doué d'une ubiquité si remarquable, que combat le sérum découvert par le docteur Marmoreck, de l'Institut Pasteur.

Le docteur Marmoreck.

C'est à l'Institut Pasteur, dans son laboratoire, où il était précisément occupé à composer du virus destiné à la fabrication du sérum anti-streptococcique, qu'on a vu le docteur Marmoreck.

C'est un homme de trente-cinq ans environ, à la moustache blonde, à l'œil intelligent, au maintien modeste.

Des lunettes chevauchent sur son nez et lui donnent, au milieu des bocaux, des éprouvettes, des instruments de toute sorte qui garnissent sa table, quelque peu l'air alchimiste.

Bien que d'origine autrichienne, c'est en un excellent français et très-clairement qu'il veut bien donner les explications suivantes :

—Il y a quatre années, dit-il, que j'étudie le moyen de combattre le streptococus. C'est aux conseils de mes maîtres, MM. Roux et Metchnikoff, que je dois d'être arrivé, je crois, à un résultat qui dépasse mes espérances.

Le microbe.

"Avant de faire part de la genèse de mon travail, il est bon d'expliquer ce que c'est que le streptocoque.

"Les streptococus, qui ont le même aspect au microscope et dans les cultures, inoculés de la même façon à des animaux sensibles (lapins, souris), amèneront tantôt une affection généralisée, tantôt mortelle, tantôt une lésion locale peu étendue ou même parfois se montreront inoffensifs.

"Bien plus, un streptococus, qui fait périr un homme produit souvent, chez un animal, une maladie insignifiante.

"L'homme est donc le plus sensible à l'action du terrible microbe dont je parle.

"En effet, la moindre faute contre l'asepsie pendant une opération, la plus petite blessure sont souvent l'occasion d'une infection streptococcique mortelle.

"Etant donné ce principe incontestable et prouvé par les nombreuses expériences que j'ai faites, l'idée n'est venue de faire vivre le microbe en question dans du sérum humain.

"Cette première opération m'a peu réussi. Le streptocoque ensemencé dans du sang humain se développe assez mal. Le sérum, tel qu'il sort de l'organisme, n'était donc pas le milieu favorable que j'avais supposé.

"J'ai alors cherché à le modifier en l'associant à de la gelose nutritive. J'ai ainsi obtenu un liquide très propice à la croissance du microbe.

"Les proportions les meilleures sont deux parties du sérum humain et une partie de bouillon de viande de bœuf peptonisé à 1 0[0.

"J'ai obtenu ainsi des cultures extraordinairement actives, dont une dose infinitésimale suffit à tuer un lapin.

"Mais, comme vous le pensez, le sérum humain n'est pas toujours facile à se procurer.

La préparation du sérum.

"La plupart du temps, pour avoir un milieu plus favorable à la culture du sérum, je prends dans les maternités du sang qui s'écoule du placenta d'un nouveau-né, après avoir fait la ligature du cordon ombilical. Mais la quantité de ce sang étant très petite, j'ai été amené à employer un autre liquide. C'est l'"ascite" qui se trouve dans le foie de certains malades atteints d'affection de cet organe.

"On leur enlève ce liquide qui les gêne et, recueilli aisément, avec pureté et abondance, il sert à cultiver le streptococus. Le mélange d'une partie de liquide d'ascite et de deux parties de bouillon est le plus convenable, et, cependant, il ne donne point des résultats aussi bons que ceux obtenus avec du sérum humain.

"J'ai examiné si le sérum d'autres animaux ne serait pas aussi avantageux que celui de l'homme.

"Mes essais ont porté sur les sérums du cheval, de l'âne, du mulet, du bœuf, du mouton, du chien, du lapin, du cobaye, du rat, de la poule et du pigeon.

"Trois seulement ont été trouvés aptes à conserver la virulence du streptocoque : ceux de l'âne, du mulet et du cheval.

L'immunisation.

"Le problème de la culture élucidé, il restait à découvrir "l'immunisation." Mes expériences ont d'abord porté sur les lapins, mais je me suis rapidement aperçu que le sérum que j'en retirais était trop faible.

"Chez l'homme, le streptocoque prend souvent une virulence excessive : il était donc évident que le sérum des animaux vaccinés contre les virus ordinaires échoueraient chez la plupart des malades, et justement dans les cas où le remède héroïque serait nécessaire. De sorte que, pour avoir un sérum utile contre tous les streptococus, il fallait pousser l'immunisation à un degré tout à fait inconnu jusqu'alors.

"Le sérum idéal devant être celui des animaux immunisés contre un microbe infiniment plus virulent que tous ceux que l'on peut rencontrer dans la pratique et les lapins ne convenant pas, j'ai eu recours aux grands animaux.

"Mes essais ont porté sur les moutons, les ânes et les chevaux. Ce sont ces derniers animaux dont je me sers. J'en ai vingt en préparation, à l'abattoire de Crenelle.

"Le procédé d'immunisation consiste à injecter sous la peau d'abord des doses faibles de culture du streptococus, extrêmement actif, préparé comme je vous l'ai indiqué, et à répéter ces injections quand l'animal est rétabli, en augmentant progressivement la quantité, de façon que chaque inoculation soit suivie d'une réaction energique. On répète environ vingt-cinq fois l'opération, toujours avec des doses croissantes de cultures virulentes.

"Après ces vingt-cinq opérations, qui durent un an, le sérum du cheval est "immunisant", et il l'est, comme on dit à l'Institut Pasteur, au trente millième, c'est-à-dire que, pour rendre un animal réfractaire à l'infection du streptocoque, il faut un poids de sérum égal à un trente millième du poids de cet animal.

Les inoculations.

"Lorsqu'un animal est amené au degré d'immunisation voulu, on attend plus d'un mois avant de tirer le sang qui servira aux inoculations, car ce sang est encore toxique pendant trois semaines.

"On opère alors avec ce sang de la même façon que pour le sérum du docteur Roux.

"Comme vous le pensez, j'ai fait de nombreuses expériences sur les animaux avant de me decider à essayer sur l'homme. Mais les résultats ont été tels qu'ils autorisaient pleinement à tenter l'expérience sur celui-ci.

"L'érysipèle étant une maladie purement streptococcique, elle convenait surtout pour cette tentative. Des expériences furent pratiquées sous la direction du docteur Chantemesse, dans son service spécial des erysipèleux.

"Elles ont prouvé l'excellence de la méthode. Il en a été de même dans d'autres services, et notamment chez MM. Bar, Cuffer, Sevestre, Pozzi, Dieulafoy, pour des phlegmons, des infections puerpérales et des bronchopneumonies.

Les résultats.

"On sait que cette dernière maladie est très fréquente chez les enfants. A Trousseau, où je vais chaque jour, j'ai opéré déjà des milliers de fois et j'ai toujours réussi. Pour la diphtérie, il en est de même. Malgré le sérum de M. Roux, un certain nombre d'enfants meurent de cette maladie.

"C'est parce qu'il y a une complication causée par le streptococus.

"En appliquant les deux sérums, les accidents ne se produisent pas. Aussi immunisons-nous quelques chevaux à ce double point de vue.

"Mon serum s'adresse aussi aux infections chirurgicales, aux phlegmons, à la septicémie déterminée par une piqûre au cours d'une autopsie, etc. Il est absolument inoffensif. On peut s'en servir chez l'enfant, chez le vieillard, chez les affaiblis.

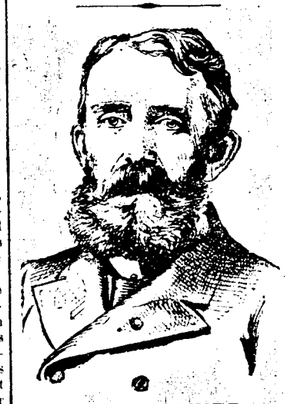
"Je terminerai en disant qu'il est déjà très favorablement accueilli dans le monde médical.

"On en demande un peu partout, en Angleterre, en Allemagne, en Amérique. Si on fait le silence jusqu'à présent, à l'Institut Pasteur, sur cette découverte, c'est que l'on craignait d'être débordé, l'immunisation d'un cheval durant un an. Mais, d'ici peu, nous serons en mesure d'en faire bénéficier le public en le donnant d'abord aux hôpitaux, ensuite aux médecins.

"J'ajoute que je suis dès à présent certain que ce sérum pourra s'appliquer à un grand nombre d'autres maladies."

Tels sont les renseignements fort intéressants qu'a bien voulu fournir lui-même l'auteur de cette belle découverte, M. le docteur Marmoreck.

En somme, un progrès énorme vient d'être réalisé dans la voie féconde tracée par l'immortel Pasteur. Bientôt, des milliers de personnes seront redevables de la vie à l'auteur de cette conquête nouvelle de la science pastorienne. Et, dans cette lutte engagée contre la maladie et la mort, la sérothérapie n'a pas dit son dernier mot.



ANDRE D. WHITE.

M. White, que le Président des États Unis vient de nommer membre de la Commission Vénézuélienne, est né en 1837. Il a fait ses études au collège de Yale, y graduant en 1853. Après avoir été attaché à la Légation Américaine à St. Petersbourg, il devint professeur à l'histore à l'Université du Michigan, et en 1867, président de l'Université Cornell.

Sous l'administration du général Grant, il fit partie de la Commission de St. Domingue ; sous celle du général Hayes, il fut ministre en Allemagne, et sous celle de M. Harrison, ministre en Russie. On le considère comme le diplomate le plus distingué, le mieux avisé de la Commission.

LETTRE INÉDITE DE M. ROCHEFORT.

L'*Echo de Paris* vient de publier une longue et curieuse lettre que M. Rochefort adressa, le 16 mai 1874, après son évasion, à Mlle de Luçay, sa fille. Cette lettre, à la suite des aventures les plus diverses, ne put parvenir à la destinataire. Bref, il y a quelques jours, un passant faisait emplette sur les quais d'un livre enfoui au fond d'une caisse de bouquiniste. En le feuilletant, il y trouva cette lettre. Son premier soin fut de la porter à Rochefort, qui en reconnut l'authenticité et donna pleine et entière autorisation de la publier. Voici quelques extraits :

Je te raconterai en détail cette chose effrayante (l'évasion). Je n'ose pas l'écrire à ce sujet, par peur de compromettre quelqu'un si ma lettre était saisie. Sache seulement, ma bonne mignonne, que nous avons été à la fois sous la dent des requins de la rade, sous les revolvers des gardiens de la presqu'île, et que la probabilité d'une noyade générale était le moindre de nos dangers.

Pour te donner une idée de l'exaspération produite sur les autorités de Calédonie, apprends que Gauthier de la Richerie, le gouverneur, lequel, du reste, est un assassin de profession, a cru un moment que nous nous étions réfugiés à bord d'un navire anglais, l'*Ellen Moris*, que le mauvais temps avait empêché de sortir du port de Nouméa et qu'il a envoyé un détachement d'infanterie de marine, fusils chargés, à bord du bateau, avec ordre de nous fusiller sur place si on nous y trouvait

Le capitaine du P. C. E. (trois lettres qui forment le nom du navire sur lequel nous sommes partis) était gagné moyennant dix mille francs que je lui avais fait promettre, et que je lui ai donnés dès que notre brave Adam m'a eu envoyé les vingt cinq mille francs que je lui ai fait demander et dont nous avions à un sou près le plus absolu besoin, car nous sommes partis à la nage en caleçon de bain, laissant tout ce que nous avions à la maison.

J'ai essayé d'emporter ton portrait d'Arnold Scheffer, mais j'ai été obligé de l'abandonner en pleine mer, car le vaisseau anglais ne pouvait venir nous chercher à la presqu'île, qui est gardée partout, et il nous a bien fallu aller à lui, ce qui n'était pas facile, je te prie de le croire.

...Dès que j'ai eu vu ce qu'était la Calédonie, j'étais résolu à en sortir, fût ce au prix de la vie. Je n'avais sur moi qu'une boucle de tes cheveux et une des cheveux de ta mère ; si j'étais mort mangé, vous auriez été avec moi dans le ventre du requin. Cette idée peu riante me réconfortait quelque peu. Pour éviter la surveillance des gardiens, nous nous sommes jetés dans la mer en passant par des rochers touchants comme des rasoirs, où nous nous sommes mis en sang. Olivier Pain était couvert de blessures, aujourd'hui cicatrisées.

Notre évasion a eu lieu le 21 mars et notre arrivée en Australie le 27. Le 11 avril, j'ai pris la malle et je serais arrivé depuis au moins vingt jours si un des navires qui devait nous prendre aux îles Fidji n'avait touché sur un récif de corail, ce qui a prolongé de beaucoup notre escale.

Je te rapporte un perroquet comme tu n'en as jamais vu ; il a été pris aux environs de Sydney ; il est doux comme un agneau et j'espère qu'il fera la traversée sans encombre. Il parle anglais ; il te donnera des leçons. Je te rapporte aussi un bracelet chinois que j'ai eu aux Sandwich. Il est adorable (or et noyaux d'olives sculptés), puis un joli boa en plumes d'hému (prononce hémiou), espèce d'autruche. Puis un collier en graines extrêmement jolies et singulières. J'ai eu le bracelet à Honolulu (capitale des îles Sandwinch). Le roi des îles a voulu absolument me voir. C'est un très brave homme, excessivement libéral, qui a établi l'instruction gratuite et obligatoire. Tous les naturels savent lire et écrire avant l'âge de huit ans. Je lui ai chanté la *Marseillaise*. Un peu plus, j'ai cru qu'il m'adoptait comme prince royal.

.... J'ai un arc très intéressant pour Henri et une lance gigantesque. Je ne sais fichtre pas comment je la conduirai sans encombre en Europe !

J'ai lu, à Honolulu, un passage admirable du 93 de Victor Hugo. Tu penses si je me suis délecté ! Embrasse-le mille fois pour moi. Je lui ai écrit des que j'ai appris la mort de Victor.

.... Je prépare pour New-York une grande conférence sur les misères des déportés.

Je t'embrasse, je te serre sur mon cœur, toi et mes chers garçons.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES ETRANGERES.

LETTRE DE LONDRES.

LA CRISE POLITIQUE.

LES EXIGENCES DU TRANSVAAL.

Le Gouvernement Anglais ne se soumettra pas sans lutter.

Plan Systématique d'Opposition à la Politique Coloniale de l'Angleterre.

LES ANGLAIS PROJETAIENT L'ANNEXION DU TRANSVAAL.

L'Opinion des Journaux de Berlin et de Vienne

LES JOURNAUX ANGLAIS.

Influences de Famille exercées sur Guillaume.

L'ANIMOSITÉ CONTRE L'ALLEMAGNE.

GUILLAUME BRULÉ EN EFFIGIE PAR LES DRAGONS DE DUBLIN.

AU FOREIGN OFFICE.

Presse Associée.

Londres, 9 janvier— Extérieurement tout au moins, il y a peu de changement dans l'état de la crise politique soulevée entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne, causée, affirme-t-on, par le soutien donné par l'empereur Guillaume à la république de l'Afrique du Sud, malgré la suzeraineté de l'Angleterre sur le Transvaal.

La dépêche de Berlin publiée ce matin par le *Times*, disant que l'Allemagne ne désire que protéger les résidents allemands et son consulat de Prétoria en envoyant une force armée à la baie de Delagoa, et qu'aucune entente n'existe avec le Portugal, tend à causer une meilleure impression

Mais ce léger changement a été contrecarré par la réception d'une dépêche spéciale de Prétoria, aujourd'hui, annonçant que les Boers demandent l'abandon de tous les droits de l'Angleterre sur le Transvaal, ainsi que de sa suzeraineté; en même temps que le droit de préemption sur la baie de Delagoa et l'annulation de la charte accordée à la compagnie de l'Afrique du Sud.

Il est de plus établi que les Boers ont arrêté, sous l'accusation de trahison, huit des leaders du récent mouvement révolutionnaire parmi les Willanders de Johannesburg.

Si cette dépêche est basée sur des faits, ajoutée qu'elle est aux demandes précédentes des Boers pour le bannissement de l'Afrique de M. Cecil Rhodes, premier ministre de la Colonie du Cap, et du docteur Jameson, chef des aventuriers qui ont envahi le Transvaal, et pour l'imposition d'une forte amende à la Compagnie de l'Afrique du Sud, ou d'une indemnité de $2,500,000 de la Grande Bretagne, ou des deux, le gouvernement anglais ne semble pas devoir se soumettre sans lutter sérieusement.

Cependant, la question des exigences des Boers repose entièrement sur le fait qu'on les suppose inspirées par l'empereur Guillaume, et qu'elles forment une partie d'un plan étudié d'opposition à la politique coloniale du gouvernement de Sa Majesté en Afrique.

Mais on admet dans certaines cercles que la demande d'indemnité des Boers, pour l'envahissement de leur territoire, sera mise en question, en présence des faits, et un sentiment en faveur d'une punition sévère infligée à la Compagnie de l'Afrique du sud se manifeste de plus en plus.

D'autant plus qu'on prétend, à Prétoria, que le gouvernement du Transvaal possède des preuves établissant que l'expédition contre Johannesburg et la prise de la ville faisaient partie d'un plan, officiel ou non, d'annexion du Transvaal à la colonie anglaise de l'Afrique du sud.

Mais on maintient à Londres que la demande de bannissement de l'Afrique de M. Cecil Rhodes n'est pas justifiée, non plus que de l'abandon des droits et de la suzeraineté de l'Angleterre sur le Transvaal, ou de l'annulation du traité conclu en 1893 entre le Portugal et la Grande Bretagne, par lequel celle-ci a la préférence pour acheter la baie de Delagoa, au cas où le Portugal voudrait s'en défaire.

Les journaux de Berlin et de Vienne considèrent ce matin les préparatifs de guerre de la Grande-Bretagne comme de peu d'importance, plutôt de la nature d'une manœuvre politique que d'une entreprise militaire, au moins en ce qui concerne l'Allemagne. Mais ces mêmes journaux considèrent plus sérieusement l'augmentation des forces anglaises dans l'Afrique du Sud, et regardent cette mesure comme prise en vue d'une agression contre la république du Transvaal.

En même temps, il faut ajouter, les chances de guerre entre l'Allemagne et la Grande Bretagne sont regardées comme écartées, et il y a un ton décidé de reculade dans les déclarations des journaux allemands vis-à-vis de l'Angleterre.

Le *Pall Mall Gazette* s'exprime ainsi cette après midi : Des démarches ont été entreprises dans les hautes sphères gouvernementales pour obtenir, par des influences de famille, une explication complète de l'empereur Guillaume, et les communications échangées ont fait plus que toute autre chose pour amener le changement de ton dans le langage de la presse officielle allemande envers l'Angleterre.

Commentant ce changement de ton, la feuille londonienne fait remarquer plus loin : Les journaux allemands, officiels et semi-officiels, ainsi que les "reptiles", culbutent les uns sur les autres dans leur anxiété d'expliquer que la tension des relations est la faute de l'Angleterre.

On nous déclare maintenant, dit le journal, qu'il n'y avait aucune entente avec le Transvaal, et que l'intervention de l'Allemagne se serait bornée au débarquement de quelques agents de police à la baie de Delagoa pour la protection des Willanders allemands, et que le télégramme de l'empereur n'avait pas la signification qu'on lui attribue.

Mais ces remarques et ces meilleures dispositions sont antérieures à l'arrivée de la dépêche de Pretoria annonçant les exigences extrêmes du gouvernement de la république de l'Afrique du Sud : l'abandon des droits de l'Angleterre, de sa suzeraineté, etc., sur le Transvaal et la baie de Delagoa ; ce qui a de nouveau compliqué la situation.

D'un autre côté, l'animosité contre les Allemands n'a pas diminué en Angleterre.

A une réunion de la Fédération Radicale Londonienne tenue aujourd'hui, après plusieurs discours incendiaires, une résolution demandant la radiation de l'empereur Guillaume de l'armée et de la marine britanniques a été votée.

Un rapport, non fondé, annonçant que les officiers du premier régiment de dragons, en garnison à Dublin, dont l'empereur Guillaume a été nommé colonel honoraire par la reine Victoria, avaient brûlé l'empereur d'Allemagne en effigie, a été reçu à cette réunion et accueilli par des acclamations et des applaudissements prolongés.

Cette après-midi, le colonel du régiment a télégraphié qu'il n'y a absolument rien de vrai dans l'histoire. Mais on n'en dit pas moins qu'avant ce démenti officiel l'ambassadeur d'Allemagne, le comte Von Hatzfeldt-Wildenburg, a fait des représentations à ce sujet au marquis de Salisbury, et lui a demandé des informations à ce sujet.

Au Foreign Office, les dépêches annonçant que les Boers demandent le bannissement de l'Afrique de M. Rhodes, et l'abandon des droits de la Grande Bretagne sur le Transvaal et la baie de Delagoa, ne sont pas considérées fondées, attendu que Sir Hercules Robinson, gouverneur de la colonie du Cap, ne fait aucune mention de ces exigences dans ses messages au ministère des colonies.

La Question Vénézuélienne.

L'Action de l'Angleterre regardée comme une menace directe.

Un Vice-Consul Anglais impliqué dans un mouvement Révolutionnaire.

LES MESURES PRISES PAR LE GOUVERNEMENT VÉNÉZUÉLIEN.

Presse Association.

New York, 9 janvier—Une dépêche spéciale de Caracas au *Herald* dit que le gouvernement du Vénézuéla a reçu des nouvelles des postes installés près de la frontière de la Guyane Britannique. Il paraît que cent hommes de la police coloniale anglaise ont été envoyés pour garder la station anglaise établie sur le territoire en litige.

Le gouvernement regarde cette action comme une menace directe de l'Angleterre, d'autant plus qu'elle a suivi immédiatement le message du président des Etats-Unis au Congrès.

Les fonctionnaires déclarent que malgré ce rapport annonçant que la Grande Bretagne fortifie ses positions et défie la République, les autorités agiront avec la plus grande circonspection dans le territoire, et essaieront d'éviter des querelles périlleuses.

Les hommes de la police coloniale anglaise ont été envoyés tout d'abord au point désigné comme devant être défendu avec des canons Maxim par M. Chamberlain, le ministre des colonies.

On reçoit de Barcelona l'avis surprenant de la complicité du vice-consul anglais dans le mouvement révolutionnaire entrefois contre le gouvernement.

Barcelona est située dans l'Etat de Burmudez, dont la capitale n'est pas éloignée des côtes et qui possède un port du nom de Guzman Blanco, lequel est un rendez-vous des plus commodes pour des révolutionnaires. Si la retraite était coupée par la mer, les rebelles pourraient trouver un refuge dans la région montagneuse du voisinage, au cas où ils seraient défaits.

Le gouvernement vénézuélien a déjà envoyé de nombreuses troupes à Barundez, et il appelle tous les membres de la garde nationale en état de porter les armes.

Onze mille hommes ont déjà été enrôlés.

L'amiral Latowsky, commandant les forces navales du Vénézuéla, s'est rendu à La Guyara. Il croisera sur les côtes avec l'Augusto et distribuera des munitions et des armes aux points menacés.

Castillo, le ministre de l'intérieur, a adressé au président et aux gouverneurs des Etats une lettre leur conseillant un changement dans la loi qui déclarera traître à la patrie tout individu engagé dans un mouvement révolutionnaire. D'après le code actuel, tout traître est puni de mort.

Mais le gouvernement n'a pas encore annoncé officiellement qu'un décret de ce genre sera rendu.

L'Alliance Anti-Anglaise.

Presse Associée.

Londres, 9 janvier—Une dépêche spéciale, reçue cette après-midi de Berlin à Londres, annonce que la coopération de la Russie est assurée à l'Allemagne dans la question du Transvaal, et que la France se joindra à la Russie.

Cette nouvelle tend, apparemment, à confirmer le rapport d'une alliance anti-anglaise, et à prouver que l'attitude de l'empereur Guillaume dans la question du Transvaal a été prise de propos parfaitement délibéré.

Les intentions du président Crespo.

Presse Associée.

Londres, 9 janvier—Une lettre de Caracas, Vénézuéla, au *Times* dit qu'il est évident que les intentions du président Crespo sont de n'accorder aucune satisfaction à l'Angleterre pour l'incident d'Uruan, et qu'il est résolu à le combiner avec la question de frontière, les considérant comme un seul et même différend.

Le correspondant ajoute que ces intentions sont entièrement contraires aux assurances données précédemment ; il s'étend longuement sur la façon dont le changement a été apporté par le message du président Cleveland au Congrès, et arrive à la conclusion que Crespo et ses amis essaient, de bric et de broc, d'entraîner les Etats-Unis, et qu'ils ne négligeront rien pour arriver à leur but.

NOUVELLES AMERICAINES.

Les mines d'or du Colorado.

Nouvelles découvertes.

Presse Associée.

Boulder, Colorado, 9 janvier.

PRÈS de Boulder, entre la South Boulder Creek et Magnolia, une excitation règne au sujet de la découverte de "champs d'or" très riches, d'autant plus que le bruit court que des mines d'une grande richesse ont été trouvées par des *prospectors* à cinq pieds du niveau du sol On dit que $100,000 ont été offerts pour un lot et refusés.

Frank D. Baker est arrivé du ranch de Walkers et déclare que plusieurs sacs de quartz ont été envoyés aux essayeurs par les frères White. L'or est attaché à toutes les parties du quartz, mais aucune estimation exacte ne peut être faite ; toutefois le quartz sera vendu à la livre au lieu d'être vendu à la tonne.

Le rendement est, dit-on, extraordinaire, et de grands cercles d'or se forment à chaque lavage.

Cinq cents hommes travaillent nuit et jour à la recherche d'autres veines.

Les nouvelles découvertes sont situées sur la même ligne que les mines de Ballarat, de Jamestown, de Gold Hill, de Saina et de Magnolia

Dans chacun de ces districts l'or a été trouvé à la racine des herbes.

La Diplomatie de M. Cleveland.

Presse Associée.

Seattle, Etat de Washington, 9 janvier.—C. P. Baker, syndic de la Banque Nationale des Marchands de Seattle, est arrivé de Washington. Il raconte une intéressante histoire au sujet de la dernière chasse aux canards entreprise par le président Cleveland, et des raisons qui l'ont motivée.

L'histoire a été dite à M. Baker par un haut personnage des cercles gouvernementaux et est la suivante :

Je me suis présenté chez le président juste avant l'envoi du message sur la question vénézuélienne, et, à ce sujet, un petit incident n'est généralement pas connu.

Le voyage de M. Cleveland n'avait annoncement pour but une chasse aux canards. La vérité est que la réponse de lord Salisbury au secrétaire Olney devait être rendue publique.

Mais comme le premier d'Angleterre avait consenti à ne pas la publier avant sa réception par le président des Etats-Unis, M. Cleveland est parti à la chasse, afin de ne pas se trouver à Washington à l'arrivée de la réponse de lord Salisbury pour la recevoir officiellement,

Entre temps, elle est parvenue au chef de l'exécutif, à bord du Vigilant, et c'est sur ce navire qu'il a écrit son fameux message, qui a été ensuite présenté au monde comme une réponse à lord Salisbury au moment même de la publication du document de ce dernier.

Terrible accident dans l'Ohio.

Un train précipité dans une rivière.

Presse Associée.

Cleveland, Ohio, 9 janvier—Un terrible accident s'est produit sur la ligne du ch